

Médecine de l'âme, médecine du corps

Pauline Koetschet

► **To cite this version:**

Pauline Koetschet. Médecine de l'âme, médecine du corps. Bulletin d'Etudes Orientales, Institut Français du Proche-Orient (IFPO), 2008, 57, pp.155-167. halshs-00417464

HAL Id: halshs-00417464

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00417464>

Submitted on 16 Sep 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

MÉDECINE DE L'ÂME, MÉDECINE DU CORPS

Pauline KOETSCHET

Dans les *Huit Chapitres*, traité d'éthique appartenant à l'ensemble plus vaste de la *Mishnah*, Maïmonide établit une analogie entre la médecine de l'âme et celle du corps :

Chapitre 1 :

« Toi, tu sais que la correction des caractères (*islāḥ al-aḥlāq*) n'est autre que le traitement de l'âme et de ses facultés. Et de même que le médecin qui traite les corps a besoin de connaître en son entier le corps qu'il traite et de savoir ce que sont les parties du corps, je veux dire le corps de l'homme, et qu'il a besoin de savoir quelles choses le rendent malade, pour les éviter, et quelles choses le guérissent, pour les rechercher, de même celui qui est médecin de l'âme et qui désire raffiner (*haḍḍaba*) les caractères a besoin de connaître l'âme en son entier et en ses parties, ce qui la rend malade et ce qui la rend saine¹. »

Chapitre 3 :

« Les Anciens ont dit : [Il y a pour l'âme une santé et une maladie comme il y a une santé et une maladie pour le corps. La santé de l'âme est que ses dispositions et les dispositions de ses parties soient des dispositions par lesquelles elle accomplit toujours les bienfaits, les hauts faits et les belles actions. Sa maladie est que ses dispositions et les dispositions de ses parties soient des dispositions par lesquelles elle accomplit toujours les méfaits, les forfaits et les vilaines actions] (citation de Fārābī). Quant à la santé et à la maladie du corps, c'est l'art de la médecine qui s'en enquiert². »

L'analogie court tout au long des *Huit Chapitres* et contribue à fonder l'éthique maïmonidienne. Elle met en jeu trois caractères communs à la médecine du corps et à celle de l'âme. En premier lieu, les maladies de l'âme sont des maladies, qui, comme les maladies du corps, sont définies par rapport à une juste mesure. Celle-ci nomme la santé du corps et la

1. Maïmonide, *Traité d'éthique « Huit Chapitres »*, trad.fr. Rémi Brague, éd. Desclée de Brouwer, Paris, 2001, p. 35.

2. *Ibid*, p. 47.

santé de l'âme : de même que les maladies du corps, dans la doctrine médicale hippocratique, désignent la rupture de l'équilibre entre les humeurs, les maladies de l'âme, les vices, désignent deux extrêmes par rapport à une vertu médiane. Cette théorie des vertus est directement issue de la théorie aristotélicienne du juste milieu telle qu'elle est exposée dans l'*Éthique à Nicomaque* : la vertu réside dans le juste milieu entre deux vices, l'un comme manque, l'autre comme excès. Ainsi, par exemple, la tempérance constitue un juste milieu entre la lascivité et l'insensibilité au plaisir³. Exprimée en termes médicaux, l'éthique apparaît comme une virtualité intérieure à l'individu et non extérieure à lui : c'est un équilibre entre le désir et l'intellect. L'analogie se fonde sur un second caractère commun, le rôle de l'habitude tant dans le cas de la médecine du corps que dans celle de l'âme. De même que la santé du corps est fondée avant tout sur de bonnes habitudes, surtout alimentaires, que le médecin ne peut modifier que petit à petit et par gradation, de même, l'acquisition des vertus consiste en une habitude. Ici encore, Maïmonide s'inscrit en droite ligne de la doctrine aristotélicienne telle qu'il la reçoit de Fārābī :

« Ces vertus et ces vices éthiques n'arrivent à l'âme et ne s'y installent qu'en répétant de nombreuses fois pendant un temps long les actions qui naissent de ce caractère en nous accoutumant à celles-ci⁴. »

La santé de l'âme peut donc être définie, en un sens aristotélicien, comme l'état qui la prédispose aux bonnes actions, et l'éthique, comme l'apprentissage de l'âme. Enfin, le traitement des vices, comme celui des maladies du corps, doit être un traitement par les contraires.

« Si le corps est sorti de son équilibre, nous considérons vers quel côté il penche et sort de l'équilibre, et nous le compensons par son contraire, afin qu'il revienne à l'équilibre ; et quand il est en équilibre, nous supprimons ce contraire et revenons à son opposé, au moyen de ce qui la maintient en son équilibre. De la même façon, nous faisons la même chose pour les caractères⁵. »

Ainsi, si le médecin de l'âme voit un homme devenir de plus en plus avare, le traitement de ce vice ne consiste pas d'abord à la ramener à la libéralité mais d'abord à le forcer à la prodigalité pour ensuite le reconduire à la libéralité, de même que le médecin du corps ne soigne pas une chaleur excessive par un médicament tempéré.

Voilà jusqu'où va l'analogie entre la médecine de l'âme et la médecine du corps : médecine et philosophie pratique communiquent, mais elles restent parallèles l'une à l'autre, c'est-à-dire que la médecine du corps garde une valeur métaphorique pour la thérapeutique de l'âme.

3. *Ibid*, p. 51.

4. *Ibid*, p.54. R. Brague note qu'il s'agit à nouveau d'une citation littérale de Fārābī, tirée des *Aphorismes choisis*, §9.

5. *Ibid*, p. 55.

Dans les traités de médecine, Maïmonide va plus loin que ce parallélisme et établit une relation directe entre médecine et philosophique. L'éthique n'est plus simplement une médecine par analogie, mais devient une médecine au sens propre, c'est-à-dire une médecine qui agit sur le corps. Inversement, la médecine du corps joue le rôle d'une véritable cure pour l'âme. Médecine et philosophie deviennent les deux facettes d'une discipline plus large nommée par Maïmonide le « régime de la santé » (*tadbîr al-ṣiḥḥa*). Cette discipline dessine les contours de ce que doit être pour Maïmonide l'exigence du souci de soi, pour reprendre une expression chère aux stoïciens et aux épicuriens (*epimelaia heautou, cura sui*). Le *Régime de la santé* s'inscrit dans la continuité de ces guides pour la culture de soi où la médecine joue un grand rôle, comme les *Préceptes de santé* de Plutarque ou *De la cure des passions de l'âme* de Galien. Dans ces traités, philosophie et médecine vont de pair pour livrer les principes d'un art de la santé qui soit un véritable art de l'existence, à la fois pratique du corps et pratique de l'âme. Le régime médical indexé sur l'art de la diététique cherche à donner une juste mesure au corps mais il ne saurait le faire sans une régulation de l'âme, qui peut dans une certaine mesure être déterminée par le corps. On obtient alors un cercle vertueux dont le centre est constitué par le point de passage entre l'âme et le corps, lieu où ils échangent leurs défauts mais aussi leurs facteurs de santé : les excès du corps entretiennent les vices de l'âme, tandis que l'équilibre des humeurs favorise la sérénité, et inversement. Foucault dans l'*Histoire de la sexualité*, note que le souci de soi, dans sa forme antique, est une « éthique de la maîtrise »⁶, ce qui ne veut pas dire qu'elle soit seulement une technique de la domination de ses pulsions mais surtout une manière de jouir de soi, puisqu'on n'est plus troublé par aucune forme de passivité (*pathos*) dans son âme ou dans son corps. Cette pratique de la santé s'adresse aux hommes libres : chacun est tenu de s'appliquer les règles particulières qui conviennent à son tempérament individuel, sans obéir passivement aux injonctions du médecin. D'ailleurs, la forme écrite de l'épître correspond bien à cette idée : le médecin, de loin, fixe les lignes générales de la conduite de soi. Il explique aussi le sens de ses conseils. Selon l'image donnée par Platon dans les *Lois*⁷, c'est une médecine d'hommes libres : alors que le médecin-esclave traite ses patients en esclaves en leur prescrivant une médication sans leur fournir d'explication, le médecin de condition libre qui s'adresse aux hommes libres les persuade par des arguments rationnels du bien-fondé de ses conseils. M. Foucault conclut à propos de l'intérêt apporté à la diététique dans cette pratique de la santé :

« En somme, la pratique du régime comme art de vivre est bien autre chose qu'un ensemble de précautions destinées à éviter les maladies ou à achever de les guérir. C'est tout une manière de se constituer comme un sujet qui a, de son corps, le souci juste, nécessaire et suffisant. Souci qui traverse la vie quotidienne ; qui fait des activités majeures ou courantes de l'existence un enjeu à la fois de santé et de morale ; qui définit entre le corps et les

6. Foucault, M., *Histoire de la sexualité*, t. 3, « Le souci de soi », Gallimard, 1984, p. 90.

7. Platon, *Lois*, IV, 720 b- e.

éléments qui l'entourent une stratégie circonstancielle ; et qui vise enfin à armer l'individu lui-même d'une conduite rationnelle ⁸. »

Le souci de soi est un souci du corps car c'est un souci de l'âme, et inversement. Le point de passage entre l'âme et le corps est exemplifié par la mélancolie (*mālīḥūliyā*), maladie du corps et de l'âme. Dans la mélancolie, les défauts du corps entretiennent ceux de l'âme et inversement. Cela explique l'intérêt que Maïmonide a à cette maladie, à laquelle il consacre deux épîtres, adressés au sultan al-Afḍal. La mélancolie invite le médecin à prendre pour principe l'unité du corps et de l'âme, en utilisant deux thérapies où s'entrecroisent éthique et médecine: une cure corporelle de l'esprit *via* la diététique, et une médecine psychique du corps *via* l'éthique.

I. LA MÉLANCOLIE, MALADIE DU CORPS ET DE L'ÂME

Il est nécessaire de replacer ces deux épîtres sur la mélancolie au sein du contexte médical dans lequel ils s'inscrivent. Souvent oublié des ouvrages traitant de la médecine arabe en raison de son appartenance confessionnelle, Maïmonide est pourtant un des plus grands médecins arabes. Nous entendons ici l'expression de « médecine arabe » au sens de médecine écrite en arabe. Maïmonide rappelle d'ailleurs souvent sa dette à l'égard de Rāzī, Ibn Sīnā, ou encore Ibn Zuhr. Cette médecine, étroitement liée au corpus hippocratique tel qu'il a été lu par Galien - également souvent cité par Maïmonide, est fondée sur la conception du corps humain comme composé de quatre humeurs (*ḥilt, aḥlât*) : le sang, le flegme, la bile jaune et la bile noire. Lorsqu'elles sont en équilibre dans le corps, celui-ci est en bonne santé. Bien qu'il n'existe pas d'équilibre parfait, l'excès d'une de ces humeurs est dangereux, et cause la maladie correspondante. Dans ce cadre, il n'y a pas de différence entre maladies organiques et maladies mentales, mais un seul modèle somatique : toutes les maladies sont des maladies du corps, car toutes les maladies peuvent et doivent être expliquées dans le cadre humoral. Comme il n'y a d'explication qu'humorale, il n'y a de maladie que corporelle. Cependant, la réalité de départ pour le médecin est l'individu comme tout psychosomatique. On peut citer l'aphorisme suivant de Rāzī :

« Le médecin, même s'il doute, doit toujours faire croire au patient qu'il va guérir, car l'état du corps est lié à celui de l'âme ⁹. »

Témoin de cette conception qu'on pourrait dire holiste de l'individu, l'intérêt porté par la médecine arabe à la mélancolie, où se manifeste cette union de manière privilégiée. Maïmonide est sans doute le médecin chez qui la réciprocité du corps et de l'âme est la plus fondamentale. Pour Maïmonide, toutes les maladies touchent à la fois le corps et l'esprit. Il

8. Foucault, M., *Histoire de la sexualité*, t. 2, « L'usage des plaisirs », Gallimard, 1984, p.143.

9. Ibn Abī Uṣaybi'ah, '*Uyūn al-anba' fi ṭabaqāt al-aṭibbā'*', i.314, 28-29, cité par Pormann, P. et Savage-Smith, E. *Medical Islamic medicine*, Edinburgh University Press, 2007, p. 41.

rappelle ainsi le rôle des mouvements de l'âme dans le développement de l'asthme mais aussi des hémorroïdes, comme il l'explique dans les traités *De l'asthme* et *Des hémorroïdes*.

C'est dans ce cadre qu'il faut comprendre l'intégration de la mélancolie à un modèle somatique des maladies, qui comprend la mélancolie comme la maladie causée par un excès de bile noire, la quatrième humeur. Avicenne, dans le *Canon*, classe la mélancolie parmi les « maladies de la tête » (*amrāḍ al-ra's*): c'est une pathologie du cerveau causée par la remontée de vapeurs de bile noire. Ishāq ibn 'Imrān, de qui nous tenons un *Traité sur la mélancolie*, déclare que la mélancolie peut naître dans l'estomac ou directement dans le cerveau, mais elle comporte toujours comme sa cause immédiate l'excès de bile noire¹⁰. Pour Maïmonide, la cause principale de la mélancolie, comme de nombreuses maladies, est une mauvaise digestion. Celle-ci provoque l'épaississement du sang, qui dégénère alors en bile noire et produit des vapeurs néfastes, remontant au cœur et au cerveau. Dans *l'Explication des Accidents* (*Fī bayān al-a'rāḍ*), le dernier traité médical écrit par Maïmonide avant sa mort, le traitement de la mélancolie est envisagé d'un point de vue strictement somatique, par une pharmacopée élaborée.

Mais la mélancolie est aussi une maladie de l'âme. Ishāq ibn 'Imrān la définit comme « une maladie du corps qui étend ses symptômes et ses effets à l'âme¹¹ ». Ses principaux symptômes sont psychiques : la peur, les idées obsessionnelles, la crainte de la mort. Maïmonide dresse une liste de symptômes similaires dans le *Régime de la santé* : idées noires, mollesse (au sens de la passivité), tristesse, mauvaises pensées, affliction, pressentiment et crainte de la mort. Les symptômes psychiques de la mélancolie sont en eux-mêmes assez puissants pour entraîner des réactions somatiques en chaîne. Par conséquent, les causes lointaines de la mélancolie peuvent être purement psychiques, même si ses causes immédiates sont somatiques. Ainsi, Ishāq ibn 'Imrān estime que l'action du corps sur l'âme est aussi importante que celle de l'âme sur le corps.

« Nous voyons) beaucoup d'ascètes et de pieux qui tombent dans un état obsessionnel mélancolique causé par leur peur de Dieu et de ses châtements ou par un désir de Dieu si grand qu'il s'empare de leur âme et la domine si bien qu'elle ne connaît pas d'attachement ni de passion ni d'amour à part le souvenir et la crainte de Dieu¹². »

De même,

« les savants s'approchent de l'état obsessionnel mélancolique à cause du nombre d'heures qu'ils passent à tourner des idées et à penser et à cause de l'insistance avec laquelle ils mènent leur recherche et utilisent leur jugement¹³ ».

10. Garbers, K., *Ishāq ibn 'Imrān "Maqāla fī-l-mālīḥūliyā" und Constantini Africani "Libri duo de melancholia"*, Hambourg, 1977, p. 86.

11. *Idem* (nous traduisons).

12. Ishāq ibn 'Imrān, *op.cit.*, p.102.

13. *Ibid*, p. 104.

Ces hommes assimilent la mélancolie à la conscience de leur propre faiblesse intellectuelle, et à cause de cette détresse ils deviennent mélancoliques. De manière comparable, Maïmonide affirme que la mélancolie est la maladie des rois, ou de ceux qui vivent comme les rois :

« J'ai déjà soigné quelques personnes qui avaient des habitudes de rois d'une mélancolie sévère, allant jusqu'à la manie - qui est la folie sauvage - en employant ce remède ¹⁴. »

On reconnaît ici la tradition instituée par le *Problème XXX-1*, où la mélancolie est associée aux penseurs et aux princes. Mais la mélancolie est peut-être aussi la maladie des rois car elle touche ceux qui ne sont plus intégrés dans un ordre (cosmique, social, naturel), et sortent de la mesure. Maïmonide ne cesse de rappeler à al-Afḍal, réputé léger et débauché, l'importance de la modération.

L'importance accordée par Maïmonide au tout formé par le corps et l'esprit le conduit à donner à la mélancolie une place dans la nosologie qui tend déjà à être la sienne dans la médecine arabe en général : la mélancolie est autant une maladie à part entière que le nom donné à la communication de l'âme, du corps et du monde dans la maladie, la rupture de l'équilibre corporel et psychique. C'est pourquoi des maladies comme l'asthme ou les hémorroïdes s'accompagnent, quand elles atteignent un stade avancé, de mélancolie. En réalité, la mélancolie est tout à la fois le nom d'une maladie particulière qu'un aspect de toute maladie, en tant que celle-ci implique la rupture de l'équilibre entre l'âme, le corps, et le monde du patient. Elle nomme moins un état de l'individu que l'état de ses rapports avec son environnement. L'environnement est d'abord le milieu au sens physique du terme, puisque la théorie des humeurs place l'organisme dans un état d'échanges permanents avec les éléments naturels, avec lesquels le corps humain est en continuité. C'est par exemple l'air respiré par l'individu, qui influe directement sur ses trois *pneuma*-s (physique, vital, psychique), et en particulier sur le *pneuma* psychique, qui est le plus subtil. Des changements infimes dans la qualité de l'air produiront des différences très perceptibles dans l'âme ¹⁵. Mais c'est aussi l'environnement humain de l'individu, et même la société dans son ensemble : la mélancolie est définie par les symptômes que sont la peur, l'angoisse, la haine de soi. Elle témoigne d'un lien brisé avec le monde et avec les autres hommes. D'ailleurs, un des symptômes principaux de la mélancolie est le désir de solitude. La mélancolie est avant tout appréhendée comme un comportement, une manière d'agir dans le monde qui trahit la rupture de l'individu avec son monde.

14. Maïmonide, *Fī Bayān al-a'rāq*, in *Beiträge zur geschichte der arabisch-islamischen medizin*, t. 6, éd. Fuat Sezgin, p.113.

15. *On asthma*, tr. angl. Gerrit Bos, Graeco-arabic sciences and philosophy, Brigham Young University Press, 2002, p. 81.

2. LA DIÉTÉTIQUE, CURE CORPORELLE DE L'ESPRIT

La mélancolie est une maladie somatique, et donc elle requiert avant tout un traitement somatique. Mais celui-ci est finalement destiné à l'esprit, où se manifestent les symptômes de la maladie. Maïmonide part du principe, affirmé dans le *Guide des Égarés*, que le tempérament corporel, c'est-à-dire l'équilibre des humeurs dans le corps, détermine au moins en partie les facultés de l'âme. Plus le tempérament de l'homme est équilibré, plus son âme est parfaite, dans ses trois dimensions : faculté imaginative, faculté rationnelle, mœurs (*aḥlāq*). La mélancolie est une perturbation au moins des deux premières facultés, sinon de la troisième. Certains tempéraments sont donc prédisposés, par leurs caractéristiques physiologiques, à la mélancolie, que ce soit à cause de leur constitution originale soit ou de leur mode de vie. Inversement, il est possible à l'homme d'agir sur ses facultés psychiques par l'intermédiaire de son corps. La question est de savoir comment et dans quelle mesure l'art médical peut agir sur le corps pour atteindre l'âme.

Si l'homme ne maîtrise pas les humeurs à l'intérieur de son corps, il y a pourtant un moyen d'agir sur l'âme *via* le corps: c'est d'agir sur les « non-naturels ». Les non-naturels correspondent aux facteurs extérieurs au corps sur lesquels la personne peut exercer son contrôle. Maïmonide, au début du *Traité sur l'asthme*, énumère six facteurs essentiels et un facteur occasionnel. Les six facteurs essentiels sont l'air environnant (qui influence directement les *pneuma*-s), la nourriture et la boisson, le sommeil et la veille, l'exercice et le repos, la purge et la rétention, et enfin les mouvements de l'âme (la colère, la peur, la joie, la tristesse, etc). Le facteur occasionnel correspond à tout ce qui affecte occasionnellement le corps. Maïmonide place par exemple la sexualité dans cette dernière catégorie¹⁶. Ces facteurs sont nommés « non-naturels » par opposition aux facteurs « naturels » que sont les humeurs, les éléments, et les propriétés sur lesquelles le sujet n'exerce aucun contrôle, comme l'âge. Les non-naturels constituent un élément central dans la médecine arabe, et acquièrent chez Maïmonide une importance capitale en raison de la détermination somatique du psychique. Ce sont ces facteurs, conjugués au rôle de l'habitude, qui composent les conseils de diététique donnés dans le *Régime de la santé*, et plus encore dans l'*Explication des Accidents*. La diététique doit prévenir l'arrivée des maladies et guérir celles qui n'ont pas dépassé le premier stade de leur développement. Le terme de diététique doit être pris au sens large d'un mode de vie, ou d'une hygiène: il vise le bon usage de tous les non-naturels, à commencer par les différents aliments, qui constituent pour Maïmonide le facteur le plus significatif dans le maintien de la santé, mais aussi l'air, le sommeil, les bains, l'exercice. La diète appropriée dans le cas de la mélancolie est un régime qui s'adresse en premier lieu à la digestion et au cœur. En règle générale, il faut éviter tout ce qui provoque la production de bile noire. Cette diète se présente comme un exercice stoïcien de la médecine.

16. *Ibid*, p. 7 .

L'utilité de la diététique est fondée sur la continuité entre la nature dans le corps et hors de lui. La santé est définie par l'équilibre des humeurs à l'intérieur du corps mais aussi comme équilibre entre le corps et son environnement naturel. Pour parvenir à cette harmonie, le médecin doit agir progressivement et par paliers : le but est de parvenir à produire une habitude qui soit comme une seconde nature. Dans le *Régime de la santé*, Maïmonide explique que le parcours correct va de la diète aux médicaments légers avant d'en venir aux médicaments forts. Ce précepte est valable dans le cas de la mélancolie peut-être encore plus qu'ailleurs, tant cette maladie, selon les termes Ishāq ibn 'Imrān, est « insaisissable », ce qui rend l'action du médecin d'autant plus dangereuse en cas d'erreur. Le traitement de la mélancolie doit ressembler le plus possible à une habitude progressive du corps à un mode de vie propice à la santé de l'âme. En effet, le médecin doit assister la nature et non la remplacer. La nature est définie, dans le *Régime de la santé*, comme « la force qui gouverne le corps de toutes les créatures vivantes ». On trouve exprimée très clairement chez Maïmonide, ainsi que chez d'autres médecins, l'idée d'une sagesse du corps que la médecine ne fait qu'imiter. Maïmonide, cite Rāzī dans le *Régime* :

« Si la maladie est plus puissante que la vigueur du malade, il n'y a aucun espoir de le sauver, et un médecin ne serait d'aucune utilité. Si la vigueur du malade est plus puissante que la force de la maladie, il n'y a aucun besoin d'un médecin : la nature le guérira. Mais si la maladie et la vigueur ont une force égale, alors on a besoin du médecin pour assister la vigueur. »

Le rôle du médecin est avant tout de « *soutenir et accompagner* » la nature. Dans ce contexte, la diététique est le premier art de soigner. Dans le cas de maladies qui n'atteignent pas sa vigueur, le patient s'en remet à la nature, c'est-à-dire qu'il ne prend pas d'autres remèdes que ceux qui conviendraient aussi aux personnes en bonne santé. Le médecin ne doit que renforcer la nature en employant des remèdes naturels. Le traitement des maladies plus graves, comme la mélancolie, s'inscrit dans la continuité de cet art diététique. La continuité entre le corps et la nature implique à son tour une continuité entre la santé et la maladie. Santé et maladie sont deux concepts dynamiques, au sens où, même dans un corps en bonne santé, la nature est perpétuellement en train d'instaurer à nouveau l'équilibre, par le jeu normal des fonctions, comme la nutrition, l'évacuation, le sommeil. Maïmonide explique dans *l'Explication des accidents* que la crise (les accès mélancoliques) est à la fois la maladie et une manière d'être de la santé, car elle résulte du fait que la nature, c'est-à-dire la force qui gouverne le corps, expulse les parties résiduelles et néfastes du sang. La maladie n'est pas seulement déséquilibre mais aussi et surtout effort de la nature pour restaurer l'équilibre, ou plutôt pour obtenir un nouvel équilibre.

« Le sang qui sort est constitué par la lie du sang et son résidu. Il est expulsé par la nature parce qu'il est mauvais, sous forme de crise ¹⁷. »

17. Maïmonide, *Fī Bayān al-a'rāḍ*, op.cit., p. 107.

La détermination physique des facultés psychiques explique que l'art médical puisse modifier les dispositions de l'esprit. Il permet d'enrayer la dégradation psychique que l'on nomme mélancolie, en agissant sur la faculté imaginative de l'âme et sur sa faculté rationnelle, qui déterminent les symptômes psychiques de la mélancolie : le fait de juger un mal comme un bien et inversement, et de s'imaginer que l'on hait autrui et qu'on est haï par lui. Cependant, il faut ajouter que le déterminisme physique du psychique est aussi ce qui empêche la modification totale du tempérament de l'individu par l'art médical, qui n'est jamais parvenu à rendre intelligent un homme stupide.

3. L'ÉTHIQUE, CURE PSYCHIQUE DU CORPS

Si le psychique est déterminé au moins en partie par le physique, l'inverse est aussi vrai. C'est pourquoi, dans le *Régime de la santé*, Maïmonide fait succéder à l'exposé diététique un exposé éthique. Les mouvements de l'âme (*al-ḥarakāt al-nafsāniyya*) sont mis en cause dans la mélancolie, car ils « produisent des changements dans le corps », qui causent la production de bile noire. C'est pourquoi, explique Maïmonide,

« les médecins demandent qu'un soin tout particulier soit apporté à ces mouvements qui doivent être maintenus en équilibre tant dans l'état de la santé que de la maladie ¹⁸ ».

En premier lieu, on doit noter que la dimension psychologique du traitement médical est commun au traitement de toutes les maladies, au titre des « non-naturels » : la colère, la tristesse, la joie, l'amour, influent sur le tempéraments du corps. L'état psychologique du patient affecte directement la santé du patient. Ainsi, dans le huitième chapitre du *Traité sur l'asthme*, Maïmonide cite le « mouvement psychique » au titre des facteurs que le médecin doit prendre en compte dans l'élaboration du régime du patient, au même titre que l'air, la nourriture et la boisson, le sommeil, l'exercice, la purge et les bains.

« Quant aux émotions, leur importance nous est connue, c'est-à-dire que l'action de la souffrance morale affaiblit les fonctions physiques et psychiques ¹⁹. »

L'asthme peut être dû à l'affliction ou à l'excessive jubilation, et se trouve aggravé par un excès d'angoisse. Il est intéressant de noter que la mélancolie n'est pas la seule maladie qui réclame une médecine de l'âme. L'unité psychosomatique fait que toute maladie du corps est aussi une maladie de l'âme. Toutefois, la cure psychique prend évidemment une ampleur particulière pour les maladies qui touchent les fonctions de l'âme, en premier lieu la mélancolie.

Parmi ces « mouvements de l'âme », il faut distinguer ceux qui peuvent être maîtrisés par le malade voire utilisés pensant la cure, de ceux qui s'emparent de lui sans le laisser capable d'agir : il faut distinguer les mouvements de l'âme selon la polarité action/passion.

18. *Tadbīr al-ṣiḥḥa*, in *Beiträge zur Geschichte der arabisch-islamischen medizin*, éd. Fuat sezgin, t. 5, 1990, p.67.

19. *On asthma*, *op.cit.*, p. 81.

L'âme du patient doit être sereine, *munbasat al-nafs* (élargissement de l'âme). Cet état s'oppose à l'*inqibāḍ al-nafs*, le rétrécissement de l'âme sous le coup de l'anxiété. Ce dernier état est dû aux passions de l'âme (*infi'alāt al-nafs*) qui désignent un état de passivité de l'âme. L'âme passive est sujette des troubles lui venant de l'extérieur : mauvaises nouvelles, perte d'un être cher, échec. Il ne s'agit pas simplement d'agitation ou d'excitation émotionnelle mais d'affections plus profondes :

« Un homme robuste, dont la voix est forte et son visage éclatant, quand lui parvient une nouvelle qui l'affecte profondément, on observe ses couleurs s'assombrir, l'éclat de son visage le quitter. Puis il perd sa contenance, sa voix se casse, et même s'il essaie de hausser la voix, il ne le peut, ses forces diminuent et souvent il se met à trembler sous le coup de sa soudaine faiblesse, son pouls chute, ses yeux se ferment, la chaleur se retire de la surface de son corps²⁰. »

Pour retrouver l'équilibre, l'âme doit donc ne plus être passive mais opposer aux attaques extérieures une résistance active. Être en équilibre, donc être heureuse (*munbasat*), pour l'âme, c'est ne pas être troublée. L'absence de trouble est la condition nécessaire à la liberté de l'âme. On reconnaît à travers cette exigence éthique une inspiration stoïcienne : la maîtrise totale de soi-même passe par la résistance de l'âme aux troubles extérieurs dont font partie les désirs non nécessaires du corps. Il faut réformer l'âme pour que le corps ne l'emporte pas et sur elle et corriger les représentations (*phantasia*) de l'âme afin qu'elle conserve la maîtrise d'elle-même. Sénèque, dans les *Lettres à Lucilius*, attache d'ailleurs le même soin à mettre en place un régime de santé qu'une éthique qui permette à l'âme de contrôler ses représentations.

La médecine croise la route de l'éthique, orientée vers la recherche du bonheur. La mélancolie, maladie de la tristesse, offre un terrain privilégié à Maïmonide pour expliquer comment s'effectue cette rencontre. La régulation des passions n'appartient pas en premier lieu à la médecine, ou plutôt, elle n'appartient pas à la médecine entendue seulement comme médecine du corps.

« Le traitement de ces deux types de mouvements de l'âme [la tristesse et la joie excessive] et leur prévention, qui évite d'en être victime, n'est pas seulement du ressort de l'alimentation et des médicaments, ni de celui du médecin chargé de cet art médical. Plutôt, le traitement de ces cas revient à d'autres arts, je veux dire l'éthique et la philosophie, ou les considérations théoriques, ou encore les disciplines et les admonitions de la Loi. Il ne fait aucun doute que toutes ces <disciplines> sont plus efficaces pour se débarrasser de ces symptômes et s'en garder ; en effet, les considérations théoriques enseignent la nature générale de l'étant et ce qui en est indissociable, la génération et la corruption. De même, par les moyens de la philosophie éthique on s'éloigne des passions et l'on n'est plus influencé par la colère ou le plaisir purs, à l'instar des bêtes et de ce qui advient à la multitude²¹. »

20. *Tadbīr al-ṣaḥḥa*, op. cit. p.66.

21. *On asthma*, op.cit., p. 38-39 (nous traduisons).

Elle appartient plutôt à la philosophie pratique, ou au médecin en tant qu'il est aussi philosophe :

« En vérité, l'art de supprimer les passions peut être obtenu grâce à la philosophie pratique, et grâce aux conseils et aux commandements de la loi divine ²². »

En effet, c'est l'éthique qui enseigne à l'homme quels sont les maux véritables et quels sont les biens véritables, opinions qui sont faussées dans le jugement du mélancolique. Cependant, le contexte n'est pas celui d'un traité d'éthique, mais véritablement d'une thérapeutique médicale. Maïmonide peut dépasser le cadre du traité d'éthique en raison du rapport de réciprocité totale entre l'âme et le corps.

La conjonction des deux approches, diététique et éthique, peut paraître surprenante : Maïmonide réinvestit le cadre traditionnel du traité d'éthique, mais pour intégrer la réforme de l'âme tout entière, dans une thérapeutique à destination du corps autant que de l'âme. Le genre du traité d'éthique est un genre répandu : Rāzī, *Médecine spirituelle*, Fārābī, *L'Avertissement sur le chemin du bonheur*, et les *Huit Chapitres* de Maïmonide lui-même. Il existe d'ailleurs un genre éthique spécialement dédié à l'art de la *consolatio*, l'art de repousser la tristesse, dont on trouve des exemples chez al-Kindī, *L'Art de chasser les tristesses*, et avant lui chez Galien, *Peri alypias (Contre la douleur)*, et la tristesse fait l'objet d'un chapitre particulier dans la *Médecine spirituelle* de Rāzī. Ce qui est nouveau dans le traité du *Régime de la santé*, c'est la conjonction des deux régimes de la santé, celui de l'âme et celui du corps, qui sont envisagés comme les deux faces d'une même thérapeutique. Dans ce passage du *Régime de la santé*, Maïmonide choisit le cas de la mélancolie, maladie de l'âme autant que du corps, pour mettre en place une médecine de l'âme qui soit aussi une médecine du corps. L'intérêt de la mélancolie est manifeste. Cette maladie met en évidence le lien de continuité entre ces deux médecines de l'âme (celle des *Huit Chapitres*, citée dans l'introduction, et celle que l'on trouve ici). La visée de l'éthique est le bonheur, et la médecine à l'oeuvre ici cherche à dissiper la mélancolie, maladie «éthique» par excellence. En effet, de ses symptômes principaux sont la tristesse et la peur de la mort, deux chapitres incontournables de l'éthique. Il s'agit d'une seule et même médecine de l'âme, mais une fois reconnue la détermination physique de l'âme ainsi que la détermination spirituelle du corps. L'éthique devient médicale au sens propre, alors qu'elle ne l'était que par analogie. Maïmonide écrit ici sans nul doute un traité d'éthique, mais d'un genre un peu particulier, puisqu'il ne vise plus à mettre en place une médecine de l'âme par analogie à la médecine du corps mais une médecine de l'âme à destination du corps.

Ce ne sont pas seulement les mœurs qui doivent être réformées, mais aussi la faculté rationnelle et imaginative de l'âme. Ainsi, les passions produisent des impressions fortes seulement chez les personnes qui n'ont pas reçu les enseignements de l'éthique ou de la loi

22. *Idem*.

religieuse : les enfants, les femmes, les ignorants. Les âmes de ceux-ci restent « molles » (*rahwa*), c'est-à-dire passives, et elles sont irrésolues et craintives.

La discipline de l'âme est la voie d'accès au bonheur véritable. Si les mélancoliques ne sont pas heureux, c'est aussi parce que les trois facultés de leur âme (rationnelle, imaginative, éthique) ne sont pas droites, non pas au sens où ils accomplissent délibérément des actions vicieuses, ou sont stupides, mais parce qu'ils n'ont pas accoutumé leur âme à réaliser ses dispositions. Dans l'immense majorité des cas, le tempérament individuel, dont dépend l'orientation de l'âme, sera non équilibré si on le laisse se développer librement sans l'habituer au bien. Il y a donc une tendance naturelle à l'imperfection et partant une incapacité naturelle au bonheur. La seule manière de corriger le tempérament du corps, qui à son tour permettra aux dispositions de l'âme de mieux s'exercer, est l'éducation de l'âme par la philosophie ou la loi religieuse. À son tour, l'âme mieux équilibrée parviendra à réaliser un régime de santé pour le corps plus adapté. On peut mettre en place un cercle vertueux entre l'âme et le corps, au moins dans une certaine mesure, car le tempérament du corps, donc les dispositions de l'âme, est en partie inné.

CONCLUSION

On peut comparer le *Régime de la santé* et l'*Explication des accidents* avec de nombreux écrits de Kant sur les relations du corps et l'esprit, et surtout *La médecine du corps qui est du ressort des philosophes*, où Kant met en place une médecine des philosophes qui rappelle la thérapeutique maïmonidienne. Kant oppose un art de soigner purement mécanique, pour qui « *la médecine doit être pratiquée sur l'homme de la même manière que l'art vétérinaire sur le bétail* »²³, à une approche spiritualiste reconnaît la force propre de l'esprit dans la santé et la maladie. Tandis que la médecine des médecins consiste à venir en aide à l'esprit par le soin du corps, la médecine des philosophes vient en aide au corps par le biais de l'esprit.

23. Kant, *Écrits sur le corps et l'esprit*, trad. Grégoire Chamayou, GF Flammarion, 2007, p. 135.

BIBLIOGRAPHIE

MAÏMONIDE,

- 1990 *Fī Tadbīr al-ṣiḥḥa*, in *Beiträge zur Geschichte der arabisch-islamischen medizin*, t. 5, éd. Fuat Sezgin.
- 1990 *Maqāla fī Bayān al-a'rāḍ*, in *Beiträge zur geschichte der arabish-islamischen medizin*, t. 6, éd. Fuat Sezgin.
- 2001 *Traité d'éthique « Huit Chapitres »*, trad.fr. Rémi Brague, éd. Desclée de Brouwer, Paris.
- 2002 *On asthma*, tr. angl. Gerrit Bos, *Graeco-arabic sciences and philosophy*, Brighman Young University Press.

GARBERS, K.,

- 1977 *Ishāq ibn 'Imrān "Maqāla fī-l-mālīḥūliyā" und Constantini Africani "Libri duo de melancholia"*, Hambourg.

PORMANN, P. ET SAVAGE-SMITH, E.,

- 2007 *Medical Islamic medecine*, Edinburgh University Press.

KANT,

- 2007 *Écrits sur le corps et l'esprit*, trad. Grégoire Chamayou, GF Flammarion.

PLATON,

- 2006 *Lois*, trad. fr. J.-F. Pradeau et L. Brisson, GF Flammarion, Paris.

FOUCAULT, M.,

- 1984 *Histoire de la sexualité*, t. 2, « L'usage des plaisirs », et t. 3, « Le souci de soi », Gallimard.